



N°351



1° Lecture du second livre des Rois (2 R 5, 14-17)

En ces jours-là, le général syrien Naaman, qui était lépreux, descendit jusqu'au Jourdain et s'y plongeait sept fois, pour obéir à la parole d'Élisée, l'homme de Dieu ; alors sa chair redevint semblable à celle d'un petit enfant : il était purifié ! Il retourna chez l'homme de Dieu avec toute son escorte ; il entra, se présenta devant lui et déclara : « Désormais, je le sais : il n'y a pas d'autre Dieu, sur toute la terre, que celui d'Israël ! Je t'en prie, accepte un présent de ton serviteur. » Mais Élisée répondit : « Par la vie du Seigneur que je sers, je n'accepterai rien. » Naaman le pressa d'accepter, mais il refusa. Naaman dit alors : « Puisque c'est ainsi, permets que ton serviteur emporte de la terre de ce pays autant que deux mulets peuvent en transporter, car je ne veux plus offrir ni holocauste ni sacrifice à d'autres dieux qu'au Seigneur Dieu d'Israël. »

Nos Bibles nous donnent deux Livres des Rois, mais dans les manuscrits de la Tanak (= la Bible hébraïque) il n'y a qu'un seul ouvrage. Ce sont les traducteurs grecs qui ont séparé l'œuvre en deux, et ils l'ont mal fait, car le règne d'Akhazias ainsi que le « cycle » d'Elie qui commence dans la fin du 1er livre, se termine dans le 2nd ! De même, tout ce qui a trait à David au début du 1° livre est en fait la suite du 2° livre de Samuel !

De plus la diversité des contenus, les différences de ton, de style, etc. attestent que l'auteur a utilisé des écrits antérieurs dont il cite certains comme les « Actes de Salomon » (1 R 11,41), les « Annales des rois d'Israël » (1 R 14,19) et les « Annales des rois de Juda » (1 R 14,29). Il utilise aussi d'autres sources venant des archives du Temple de Jérusalem et encore des traditions orales qu'il a récoltées et mises ici par écrits, mais qui gardent le style de l'oralité.

On remarque enfin que certaines sources sont officielles, d'autres pas : Ainsi Akhab est présenté de façon sévère dans certains passages (source non officielle) mais ailleurs comme un roi courageux (source officielle).

A côté de ces écrits concernant les rois, on trouve des passages consacrés à des prophètes, émanant du cercle de leurs disciples. Nous pouvons lire, en effet, trois grands « cycles » concernant Elie, Elisée et Isaïe (ou Esaïe selon les Bibles). Il faut y ajouter de brefs morceaux sur le prophète Ahiyya (1 R 11,29 ; 14,2 ...), sur Michée, fils de Yimla (1 R 22,8...), ou sur des prophètes dont le nom est resté inconnu (1 R 13,1 ; 13,11 ; 2 R 21,10).

L'œuvre présente l'histoire d'Israël & de Juda, sur plus de 400 ans : depuis la fin du règne de David jusqu'au retour en grâce, à Babylone, du roi Yoyakim, après 37 ans de déportation.

La majorité des spécialistes pense que l'ouvrage primitif (du § 12 du 1° livre au § 30 du 2° livre) a été écrit en Palestine, après la ruine de Jérusalem en - 587, par un prêtre non déporté qui aurait fait des recherches et aurait écrit vers - 580. Une génération après, vers - 530, toujours en Palestine et avant le retour des exilés, un 2° rédacteur aurait repris l'ouvrage et l'aurait complété. Vu l'importance, dans ces ajouts, des prophètes et de la Loi, on pense que ce rédacteur émanait du milieu des prophètes et pourrait bien être un disciple de Jérémie. Enfin, trente ans plus tard, vers - 500, des scribes, issus du milieu sacerdotal de la tribu de Lévi, ont apporté quelques ajouts mineurs, clôturant ainsi la formation de cette œuvre !

marchant vers Jérusalem, longeait la frontière entre la Samarie et la Galilée. Comme il entra dans un village, dix lépreux vinrent à sa rencontre. Ils s'arrêtèrent à distance et lui crièrent : « Jésus, maître, prends pitié de nous. » À cette vue, Jésus leur dit : « Allez vous montrer aux prêtres. » En cours de route, ils furent purifiés. L'un d'eux, voyant qu'il était guéri, revint sur ses pas, en glorifiant Dieu à pleine voix. Il se jeta face contre terre aux pieds de Jésus en lui rendant grâce. Or, c'était un Samaritain. Alors Jésus prit la parole en disant : « Tous les dix n'ont-ils pas été purifiés ? Les neuf autres, où sont-ils ? Il ne s'est trouvé parmi eux que cet étranger pour revenir sur ses pas et rendre gloire à Dieu ! » Jésus lui dit : « Relève-toi et va : ta foi t'a sauvé. »

Certains pensent que le texte primitif ne comportait que la guérison d'un lépreux et que Lc en aurait mis 10 ! Ce qui est sûr, c'est que l'introduction est bien de lui, car elle rappelle l'orientation du chemin de Jésus, cette route vers Jérusalem, importante pour cet évangéliste.

Comme dans la parabole des vierges sages et des vierges folles de Mt (25,1), le fait de dire « dix » peut signifier qu'ils sont nombreux, mais à la suite d'Albert le grand, « 10 » semble bien évoquer la totalité (les sémites en effet comptaient en base dix et se servaient des *dix* doigts !) La phrase des lépreux rappelle la piété des croyants : « Aie pitié de moi ! » revient souvent dans les prières de l'homme biblique. Elle est adressée à Jésus, reconnu comme d'origine divine à l'époque où Lc écrit.

Compte-tenu de son « a-normalité » et de sa capacité à déformer le corps humain, la lèpre (comme toutes les maladies de peau) était considérée au départ, comme une impureté, au sens de symbole d'une force surnaturelle capable du pire, capable en tout cas de « contaminer » (c.à.d. de se répandre dans) celui qui s'approchait trop d'elle. Cela explique la mise à distance !

Plus tard, la « lèpre » devint le symptôme d'un péché ; elle révélait que le malade était pécheur. Le prêtre la diagnostiquait et ordonnait la mise à l'écart du malade. Un rituel, semblable à celui des funérailles, marquait le départ du « lépreux » hors de la communauté. La Loi de Moïse prévoyait un nouveau diagnostic et un rituel spécial en cas de guérison (il s'agissait alors de maladies de peau, et non de la lèpre au sens strict). En s'y conformant, la personne guérie était déclarée « pure » (c.à.d. à l'origine que la force surnaturelle était partie, plus tard, que le péché était pardonné). Elle pouvait réintégrer sa famille et la communauté villageoise.

C'est à un tel diagnostic que Jésus invite les lépreux. Confirmant leur confiance initiale (ils pensaient qu'il pouvait les guérir), Jésus les invite à croire à leur guérison dès maintenant. En les envoyant avant d'être guéri, Jésus teste leur foi. Et les voilà guéris (en langage biblique « purifiés »). C'est leur foi qui les a guéris.

La deuxième partie (ajoutée par Lc) veut montrer que si la foi, cette force qui est présente dans chaque être humain, ne s'accompagne pas de la gratitude, elle reste unidimensionnelle : elle ne s'ouvre pas sur Dieu.

C'est pourquoi, seul, le Samaritain reconnaissant entendra résonner à ses oreilles : « Ta foi t'a sauvé ! » Une foi qui demeure accrochée au miracle, n'élève pas jusqu'au salut. On peut alors faire un rapprochement avec deux autres comportements semblables, celui des deux larrons, au Calvaire : l'un demande la délivrance physique (pour cette vie), l'autre le véritable salut qui ouvre à la vie éternelle !

Il faut aussi souligner que le texte parle de la « vue » de Jésus, du regard de Jésus qui n'est pas sans rappeler la réponse à la prière du croyant : « Regarde vers moi ! » (ex. : Ps 118,132 qui dit « Regarde vers moi, prends pitié de moi ! »). Ayant rencontré la vue de Jésus, son regard, le Samaritain « voit » qu'il est guéri. Il vient donc remercier Jésus de l'avoir « vu ».

Par le fait que ce soit un Samaritain qui revienne à Jésus, Lc signale que la miséricorde de Dieu brise les barrières religieuses et met en question toute définition particulariste de l'élection d'Israël. L'Évangile est destiné à la terre entière. Le salut est ouvert à tous, même si certains, n'en ont aucune perception !

« Origines et Exégèse des Evangiles » (N°4 : *Les récits de l'Enfance à l'épreuve de l'historicité*)

Nous connaissons les deux premiers chapitres de Matthieu et de Luc, appelés « Evangiles de l'Enfance » ; ils nous sont familiers, ne serait-ce que par les crèches qui les restituent visuellement, comme par de nombreux tableaux de la Nativité. Mais si l'on se confronte aux textes de ces deux évangiles, on s'aperçoit que nos crèches font un sacré amalgame entre deux histoires bien différentes. Lire ce que nous disent les exégètes, est alors assez « décapant ».

D'abord, ces chapitres initiaux ont une place très particulière dans l'ensemble des évangiles, et disons-le, très isolée. On doit aussi s'étonner de l'absence totale de référence à l'enfance du Christ dans Marc et Jean, et, de fait, dans tout le reste du Nouveau Testament. Même dans la suite des Evangiles de Matthieu et de Luc, plus rien ne renvoie à leurs chapitres introductifs. Chez Mt, le récit de l'enfance est centré autour de Joseph, autour de Marie chez Luc, avec un parallèle avec la naissance de Jean-Baptiste. Les parcours géographiques sont différents : chez Matthieu tout se passe à Bethléem où le couple semble habiter, avec un exil en Egypte à cause de la menace d'Hérode et un départ justifié vers Nazareth, ville dont il n'a jamais été fait mention auparavant.

Chez Lc, par contre, tout commence à Nazareth, puis a lieu un déplacement à Bethléem (pour cause de recensement) qui est douteux historiquement, pour plusieurs raisons : Les recherches historiques ne donnent aucun recensement au moment précis de la naissance de Jésus, aucun justificatif pour se déplacer dans sa ville d'origine, ni sur la possibilité de ce voyage en fin de grossesse, (il n'est jamais question d'âne pour se déplacer dans les textes !).

A part Joseph et Marie, la conception virginale et la naissance à Bethléem, plus rien en commun entre Mt et Lc, si ce n'est encore une annonce par songe chez l'un, par Gabriel, chez l'autre. Les deux récits de l'Enfance ne sont pas conciliables. L'un ignore tout des bergers et d'une mangeoire (qui suppose une étable), l'autre ignore tout de l'étoile, des mages, de la maison de Bethléem et de l'exil en Egypte. Ajoutons qu'à peine Lc se présente-t-il comme un historiographe qu'il commence son texte par une narration pleine de merveilleux, d'anges et d'armées célestes.

En revanche, le vrai début de son livre semble être le chapitre 3, ce qui fait penser à un ajout postérieur des *Evangiles de l'Enfance* et qui expliquerait leur total isolement par rapport à la suite. C'est ce que pensent de nombreux spécialistes dont le P. Raymond Brown, éminent exégète catholique. Tout ce qui est dit de Jean-Baptiste dans les évangiles ne se réfère en rien à ce que dit « l'historien Lc » sur une supposée parenté entre lui et Jésus. On a aussi remarqué que les arguments pour la divinité originelle de Jésus que fourniraient ces chapitres (c'est d'ailleurs pour cela qu'ils ont l'air d'avoir été rédigés) ne sont jamais invoqués ailleurs dans le Nouveau Testament. A l'époque de Paul, la divinité de Jésus est la conséquence de sa résurrection !

Certains ont invoqué une tradition familiale sur ses débuts, or la suite des Evangiles pointe unanimement vers l'incompréhension de sa famille sur son destin. Tout cela conduit la majorité des exégètes à être très dubitatifs sur l'historicité globale de ces deux récits.

Reste la question délicate de la conception miraculeuse, virginale. Dire tout simplement que cela n'est pas vrai, risque fort d'en scandaliser plus d'un. Aujourd'hui, la plupart des exégètes disent que ces récits sont des comptes-rendus théologiques et non historiques. La divinité de Jésus a été professée bien après sa Pâques. On a voulu l'expliquer avec les moyens de l'époque où tout fondateur ou personnage éminent était présenté comme de filiation divine avec une conception virginale. Les rédacteurs n'ont pas trouvé d'autres moyens que d'utiliser ceux qu'ils avaient à leur portée (textes extra-bibliques, traditions populaires, légendes, récits d'annonciations,...) pour affirmer la foi en Jésus, non seulement « fils de Dieu » (titre messianique), mais le Fils de Dieu, un être humain d'origine divine, non plus divinisé lors de sa résurrection (cf. St Paul), ou lors de son baptême au Jourdain (St Marc), mais dès sa conception (St Matthieu et St Luc). La tradition johannique vers la fin du 1^o siècle ira plus loin : Dieu le Fils depuis toujours !

En résumé, ces récits expriment la foi chrétienne des années 80, avec les moyens de ce temps (merveilleux, légendes,...) pour la rendre accessible aux personnes de leur époque. Jésus reconnu comme Christ et comme le Fils de Dieu, n'est pas du domaine de l'histoire mais de la foi, une foi qui s'exprime en termes théologiques, en utilisant le langage spécifique de la Bible.

Homélie pour le 28° dimanche

(en repos)

Ce passage propre à l'Évangile de St Luc, nous fait entrer, dès le début, sur un chemin, celui de Jésus qui faisait route vers Jérusalem. Un chemin qui aboutira à ces paroles : Relève-toi et va ! (Fais route, dit le texte grec). Jésus donc se dirige vers la ville de Jérusalem. Chose curieuse, le texte dit qu'il marchait entre la Samarie et la Galilée. Mais il n'y a aucun territoire entre ces deux pays. Jésus se trouve donc dans un entre deux, dans une zone frontalière qui le mène vers un lieu habité.

Là, dix lépreux vinrent à lui. Mais, parce qu'impurs selon les lois religieuses de l'époque, ils gardent la distance. Or, cette distance est brisée, annulée, par une parole qui établit la liaison. Cette parole est une supplique, une demande de compassion : « Jésus, maître, prends pitié de nous ! » Ce cri dit bien ce qu'il veut dire : Jésus y est reconnu comme « maître », comme un rabbin respecté, mais la suite est surprenante car elle a une saveur liturgique : « Aie pitié de nous ! »

Il faut noter ici que ce cri des lépreux ne comprend aucun souhait pour être guéris. Ils demandent que la frontière entre Jésus et eux, soit effacée par la miséricorde. L'est-elle humainement ? Non, car Jésus, les renvoie aux prêtres, les invitant à faire un chemin : « Allez » leur dit-il : « Faites route » dit le grec.

Et c'est pendant leur chemin, qu'ils sont purifiés, c.à.d., pardonnés vu que la lèpre était considérée comme le symptôme d'un péché selon les croyances de l'époque. Et cette purification se manifeste alors par la guérison. Le texte nous focalise alors sur « l'un d'eux » qui, voyant qu'il était guéri, établit un lien entre cette guérison et Dieu qui l'a purifié.

Il revient, seul, vers Jésus, en glorifiant Dieu, mais pas Jésus qu'il remercie néanmoins en tombant à ses pieds. La frontière entre cet homme et Jésus est maintenant franchie, elle a même disparu. C'est à ce moment que l'identité de l'homme nous est donnée : « C'était un Samaritain. » Jésus s'interroge : « Où sont les neuf autres ? Il n'y a que cet étranger qui est revenu ? » Le sens est qu'il n'y en a qu'un seul mais que cet homme les résume tous, et celui-là est un étranger. C'est un non-juif, un exclu de la nation juive qui les représente tous !

Toujours à sa place de neutralité, marqué par la zone frontière où il se trouve, Jésus confirme que ce n'est pas lui qui l'a guéri. Il a joué le passeur, le médiateur, entre Dieu et les lépreux. Car c'est la foi du Samaritain qui l'a sauvé et guéri. La foi ? jusqu'ici était étrangère au texte, la voici, en finale qui entre en scène. Quelle est cette foi qui sauve ? C'est ce « je ne sais quoi » qui permet de reconnaître que Dieu est de la partie. C'est ce qui permet de traverser la frontière entre la guérison physique et la purification, la guérison du cœur. La foi, c'est ce quelque chose qui permet de faire le lien entre la guérison intérieure, qui est première, et la guérison physique qui est révélatrice. Jésus est affirmé ici, comme le trait d'union entre deux mondes que les hommes ont créé et mis comme frontière, le sacré, que Jésus comme à plusieurs reprises fait sauter.

Après avoir fait route avec ce récit, la question se pose : qu'est-ce que croire ? Croire, c'est glorifier Dieu, le féliciter d'être de la partie dans toutes les entreprises qui restituent l'intégrité d'une personne, qui restituent l'intégration d'une personne dans la société. N'oublions pas que le Samaritain est symbole de toute personne guérie en elle-même et guérie dans son corps, mais aussi de toute personne qui, du coup, va retrouver sa condition sociale, une vie en société, en communauté. La foi, c'est reconnaître que Dieu abolit les frontières du sacré, du religieux, et réconcilie les hommes entre eux et à l'intérieur d'eux-mêmes. Mais c'est aussi admettre qu'elle commence par un cri de détresse, un cri qui nous met en chemin !